



**HAL**  
open science

## La visite, une approche microspatiologique.

Anne Bossé

### ► To cite this version:

Anne Bossé. La visite, une approche microspatiologique. . Les Cahiers de la recherche architecturale / Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine, 2012. <hal-01357766>

**HAL Id: hal-01357766**

**<https://hal.science/hal-01357766v1>**

Submitted on 1 Sep 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

### **La visite, une approche microspatiologique**

Des visiteurs rentrent dans un studio, le n° 711. Deux d'entre eux se dirigent vers le salon et regardent attentivement les murs, les plafonds, les sols. D'autres sont dans la salle de bains : l'un remplit le lavabo et tâte la partie arrière, pendant qu'un autre tire la chasse d'eau. D'autres encore baissent puis remontent les volets roulants, ouvrent et puis referment les fenêtres, allument et éteignent les lumières, ouvrent et referment les portes de placard. Un autre est lui plus statique, il tient un grand carnet. Parfois certains visiteurs s'adressent à lui, et il note alors quelque chose dans ce carnet. Un à un, les visiteurs rentrent maintenant dans le studio n°712. Deux, à nouveau, se dirigent vers le salon et regardent attentivement les murs, les plafonds, les sols. Dans la salle de bains, le lavabo est rempli, la chasse d'eau tirée. Les volets sont levés, descendus, les portes et fenêtres actionnées, les lumières allumées puis éteintes, et les portes de placard ouvertes puis refermées. Studio n° 713. Les visiteurs dans le salon regardent les murs, les sols, les plafonds ou alors baissent et puis remontent les volets roulants. Ceux dans la salle de bains répètent leurs gestes sur le lavabo, sur les toilettes. Dans chaque pièce, les lumières sont allumées puis éteintes, les portes et fenêtres ouvertes puis fermées, de même pour les placards ouverts puis refermés... mais à nouveau réouverts. Tous les visiteurs se figent : « ils grincent tous », déclare l'un deux. Moues suspendues, on réouvre et referme encore une fois les portes à l'écoute de l'intensité du son. Plusieurs s'accordant à trouver que ce placard-ci grince *trop*, une inscription est ajoutée au carnet.

#### *Juger en actes et sur pièces*

Ces protagonistes (à savoir un architecte, un coordinateur de chantier, un représentant de la maîtrise d'ouvrage, des représentants d'entreprises du bâtiment) sont en train de procéder à une visite d'Opération Préalable à la Réception dans un foyer de jeunes travailleurs. L'opr, cette visite en commun d'un bâtiment, est particulièrement importante : elle aboutit à noter (sur le carnet) un certain nombre de « réserves », des travaux mal achevés que devront reprendre les entreprises<sup>1</sup>. C'est ce qui confère un pouvoir spécifique au « noteur », car son carnet assure la performance de la visite sur l'espace : ce qui est noté devra obligatoirement faire l'objet de nouveaux travaux (ill. 1). Les enjeux financiers, de réputation sont donc de taille, pour des protagonistes par ailleurs engagés très différemment dans l'action : l'architecte veut s'approcher au plus près d'un bâtiment le mieux fini possible, quand le conducteur de travaux souhaite avant tout éviter d'avoir à faire passer aux entreprises du temps supplémentaire sur le chantier. Au final dans cette *situation* de visite, proche de l'inspection,

---

<sup>1</sup> Ces réserves ont quinze jours pour être « levées » et la vérification se fait lors d'une nouvelle visite, celle de réception.

les visiteurs, mus par des objectifs différents, doivent juger *in situ* et tout de suite de la forme matérielle qui les environne. L'observation révèle que les causes de désaccord sur la manière de juger de l'état du bâtiment sont finalement peu nombreuses et discutées à de rares occasions. Mais ce n'est pas, comme on aurait pu s'y attendre, parce que l'architecte impose aux autres protagonistes son jugement sur l'espace. Un accord négocié se maintient tout au long du déroulement, et paradoxalement, il s'ancre dans la perception elle-même.

L'épreuve du jugement repose en majeure partie sur le corps des visiteurs. Le regard, le toucher sont mobilisés, de multiples « gestes-tests » effectués, afin d'évaluer des possibles défauts de finition - la surépaisseur d'un mur, un dessus de porte non peint, un robinet ou un radiateur mal fixés - ou de vérifier le bon fonctionnement des appareils, comme par exemple en tâtant l'arrière d'un lavabo afin de repérer une éventuelle fuite. La nature de l'épreuve avec les objets permet que s'installe un accord sur le jugement qui offre souvent l'économie d'un passage par le registre de la justification (Boltanski, Thevenot, 1991). Par exemple, avoir du mal à ouvrir une porte conduit à ce qu'un autre protagoniste s'y essaie à son tour et soit confirme (il trouve le geste difficile), soit réussit à ouvrir la porte et annule ce qui aurait pu apparaître comme un problème. Mais dans cette situation, si l'épreuve sensorielle suffit à servir de témoignage, c'est aussi parce qu'elle repose sur un espace normatif, un espace *bien fini*. Par exemple, tout le monde s'accorde à livrer un bâtiment dont tous les appareils fonctionnent : il n'y a pas d'usure à prendre en considération, et donc un lavabo, soit fuit – et il faut réparer -, soit ne fuit pas. De même, pour ce qui renverrait à des aspects esthétiques et à priori plus subjectifs : tout le monde s'accorde qu'un mur bien fini est un mur qui ne présente pas de gouttes de peinture d'un autre coloris.

Pourtant, il y a bien des moments d'élargissement du jugement, comme quand le grincement par deux fois répété du placard conduit à l'arrêt des protagonistes. Ces derniers s'appuient alors sur l'espace visité qui, au cours de l'action, est produit comme espace étalon. C'est la raison de l'intervention du conducteur de travaux (« ils grincent tous »), car en effet, le grincement des placards avait été inscrit comme une « généralité » sur le carnet. C'est-à-dire qu'après la visite de plusieurs studios présentant ce défaut, les protagonistes avaient accepté de l'oublier (en faveur du responsable des entreprises) car, en soit, cela n'empêchait pas le fonctionnement normal. C'est donc d'après cet étalon commun qu'ils ont, à un certain moment, réévalué le grincement de ce placard-là. Dans cette situation, le jugement (les décisions d'inscriptions) sur l'espace est *négocié*, il est co-élaboré au fur et à mesure<sup>2</sup>. D'ailleurs le recours au « hors situation », et notamment à l'ordre du réglementaire, est très rare. Il vise bien souvent à délimiter un champ de visibilité normale, en réglant les postures de l'inspecteur (interdit de se pencher pour voir les objets en sous face), à régler les distances depuis lesquelles son jugement sera pris en compte (juger à bonne distance de l'aspect d'une façade). Des médiations peuvent alors être mobilisées (afin par exemple de comparer le mur réel et l'état réglementaire attendu (ill. 2).

Pourquoi s'étonner du déroulement de cette situation et avoir pris le temps de le rapporter assez longuement ici ? Pourquoi vouloir mettre en valeur la capacité à juger ensemble de l'espace ? Pourquoi cette visite confirme-t-elle qu'une inspection n'est pas « tout voir », mais

---

<sup>2</sup> On observe en effet l'importance « des processus de donnant-donnant, de diplomatie, de marchandage » (Strauss, 1992, p. 88) qui évitent le blocage de la situation, et rentrent aussi dans une gestion stratégique de la durée de la visite (comme accorder ceci maintenant pour demander cela plus tard).

qu'elle se différencie d'autres visites plutôt par sa performativité ? Pour comprendre ce qui amène à s'intéresser à des visiteurs en action, à déployer la richesse des situations de visite (non sans égratigner au passage quelques lieux communs sur la visite), il nous faut remonter le cours de notre travail de thèse.

*L'expérience spatiale de la visite.*

*Construction d'un objet de recherche*

Visites d'écoquartiers pour des maîtres d'ouvrages, visites des projets urbains pour les habitants, visites de chantiers ou de réalisations architecturales, visites lors d'ateliers ou de colloques d'aménagement urbain... impossible de ne pas noter une inflation de la visite : l'urbain est sillonné de visiteurs. Ils en sont l'un des apports économiques et l'une des raisons principales de ses aménagements ou embellissements. Les visiteurs s'imposent et imposent la visite dans le paysage urbain. Par eux on protège, pour eux on espère protéger. Pas un lieu ne semble pouvoir se dérober à la visite, pas une manifestation qui ne pourrait s'en passer. Et pourtant, cette activité qui participe de la transformation de l'expérience urbaine, des formes construites et des paysages est peu renseignée ou théorisée. On sait peu de choses sur ce que les visites déclenchent chez les visiteurs, sur ce qui s'y éprouve ou ce qu'on y comprend. C'est à partir de ce constat et de l'intuition qu'il y a là un manque, étant donné la richesse pressentie de ces situations de visites, que le travail de thèse se constitue, autour de l'objet de la visite posée comme une *expérience spatiale particulière*.

Cette recherche comporte une première phase qui articule une exploration large et tout azimut des exemples et des cas de visites, qui se finalise dans une typologie, et une mise au point du programme et du positionnement théorique, amenant à construire une approche microspatiologique.

Traquant les « apparitions » du visiteur dans divers domaines ou champs de travaux de recherche contemporains, tels que la muséologie, l'ingénierie touristique ou la médiologie, s'enfonçant dans les débuts des enquêtes sociales et des activités des sociétés philanthropiques quand la visite se théorise comme une méthode d'observation scientifique<sup>3</sup>, revisitant des dispositifs de visualisation comme le panorama ou l'*Outlook Tower* de Patrick Geddes, cette étape exploratoire révèle un visiteur plutôt déprécié (trop rapide, peu savant, facilement illusionné) et une association très forte de la visite avec le contrôle et la surveillance<sup>4</sup>. La visite, également, est jugée normative, standardisée, surtout celle en groupe avec l'archétype de la visite touristique au cours de laquelle le partage des attitudes vaut souvent pour partage des sentiments. Cette exploration confirme aussi qu'on ne croise pas beaucoup le visiteur dans la sociologie urbaine, qui s'est constituée à partir de deux autres « personnages conceptuels » (Joseph, 1998), par ailleurs souvent opposés, que sont le passant et l'habitant (le visiteur ne serait lui que dans le parc d'attraction). Pourtant, ces deux sociologies s'y confrontent aujourd'hui : avec l'augmentation des prétentions territoriales de

---

<sup>3</sup> Voir notamment LECLERC, Gérard (1979) ; SAVOYE, Antoine (1994) ; FORTIER, Bruno, *et al.* (1975).

<sup>4</sup> La pensée de Michel Foucault marque fortement l'angle critique des travaux concernant cette période comme le rappelle Isaac Joseph dans le texte retraçant pour partie son parcours intellectuel (« La notion de public : Simmel, l'écologie urbaine et Goffman », in Cefai D., Pasquier D. (dir). *Les sens du public : publics politiques, publics médiatiques*, Paris : Puf, 2003, p. 329-346

l'habitant, de son sentiment d'appartenance, le passant pourrait bien ne plus être souvent qu'un visiteur ; quand à l'inverse, la tyrannie d'hospitalité à laquelle peut mener la présence du visiteur - dans des quartiers en cours de patrimonialisation par exemple - serait à même de rendre la ville inhabitable. Mais le visiteur n'est là qu'une figure théorique (penser les risques des évolutions urbaines) qui n'a que peu d'épaisseur. Aussi la dimension empirique de notre travail est définitivement apparue comme fondamentale : « coller aux basques » du visiteur-citadin, lui donner de l'épaisseur afin qu'il ne soit plus seulement défini en creux, analyser ce qui se déroule dans les visites, et nourrir cette question d'une ville « à la fois habitable et visitable » (Joseph, 2007, p. 284).

Les positionnements et attendus de cette recherche se sont affinés avec une réflexion théorique puisant et confrontant volontairement plusieurs disciplines ou plutôt sous-champs disciplinaires, souvent marqués par le pragmatisme. Le croisement de la microsociologie d'Erving Goffman permettant de considérer les visites comme des situations, avec les apports quant à la dimension spatiale d'une géographie interrogeant la spatialité (le visiteur est avant tout à l'épreuve de l'espace), a conduit à la formulation de ce néologisme de *microspatiologie*. La notion d'expérience (avec John Dewey) a permis elle de faire valoir la dynamique de l'expérimentation et d'inclure dans la réflexion sur la visite, l'attention à la densité, à l'intensité, au corps et au sensible. Elle a permis aussi de ne pas présager à l'avance d'une dissymétrie entre les pilotes (que seraient les organisateurs) et les pilotés (que seraient les visiteurs)<sup>5</sup> pour s'attacher à la coproduction de l'expérience. La dimension urbaine du travail a impliqué de réfléchir au *voir en commun la ville dans la ville*. Car le visiteur est certes circulant parmi d'autres, mais il cherche aussi à évaluer, objectiver, apprécier ce qu'il voit, ressent, perçoit. La visite conduit alors à croiser pragmatique de la connaissance et sociologie de la perception<sup>6</sup>, à basculer des discours sur la ville à la contextualisation des énoncés sur la ville, et donc à réfléchir à la réussite et aux effets du voir<sup>7</sup>.

Pour ce programme, le choix des terrains d'enquête, du corpus, est crucial. Il s'est appuyé sur le travail typologique, mentionné ci-dessus, aboutissant à organiser les modalités<sup>8</sup> de l'expérience de la visite en trois pôles : celui de l'expressivité du sensible (comme les visites artistiques), celui de l'objectivité et de l'observation directe (comme les visites d'inspection), et celui de la visibilité et de la publicisation (comme les visites de projets urbains). Cette typologie est un rouage essentiel de la recherche : sans cesse au travail, elle permet la sélection des terrains comme leur croisement. La méthode s'approche alors d'une « ethnographie combinatoire », en suivant Nicolas Dodier et Isabelle Baszanger (1997), dans laquelle l'enquête vise « la production d'une combinaison des situations possibles » (p. 51). De ce corpus, on peut alors en donner quelques exemples : Nicolas Sarkozy visitant la dalle d'Argenteuil, un jeune couple cherchant un appartement, la visite d'un bâtiment de Bernard Tschumi par des critiques d'architecture, celle d'un organisme de contrôle à l'école

---

<sup>5</sup> Les pilotes pourraient facilement être considérés comme expérimentant quand les pilotés eux ne seraient qu'en consommation.

<sup>6</sup> Mobilisant notamment Christian Bessy et Francis Chateauraynaud qui dans *Experts et faussaires* (1995) croisent avec la notion de prise, l'engagement du corps et les liens qu'il entretient par l'intermédiaire de la perception, avec les formes de qualification et de jugement.

<sup>7</sup> On suit la proposition de Ola Sodeström dans *Des images pour agir* (2000), de passer, au sujet du visuel, d'une critique abstraite de la vue à l'analyse pratique des visualisations.

<sup>8</sup> Une typologie des *modalités* de l'expérience permet de réfléchir la visite en se détachant des critères « classiques » comme touristiques ou médicaux, ainsi que des lieux traditionnellement associés comme le musée, le jardin.

d'architecture de Nantes, des visites « décalées » par un acteur de théâtre de rue, une recherche éclair d'un architecte et d'un chercheur sur les bancs, la visite de l'exposition Cézanne à Aix-en-Provence, celle d'un théâtre, des « expéditions urbaines » dans des quartiers d'habitat social, des visites pédagogiques sur l'île de Nantes...

*La microspatiologie, l'architecture ou l'architecte s'entrechoquant aux sciences sociales ?*

Ce travail de combinaison, de « tricotage » des terrains d'enquête, s'organise selon un cheminement principal : du visiteur à l'épreuve de l'espace au visiter en commun, à l'urbain visité. C'est-à-dire que pas à pas, les couches de réflexion et d'analyse se sont amoncelées, permettant, d'abord, de renseigner la visite comme moyen de connaissance, la possibilité d'être compétent dans le cours d'une visite de pouvoir y exercer sa capacité de jugement sur le visible ; ensuite, les conditions de possibilité et de félicité de l'expérience en commun, la réceptivité individuelle en public ; enfin, les transformations des espaces urbains contemporains sous l'ordre du visitable.

L'engagement du visiteur a ainsi été caractérisé au fur et à mesure. Ce visiteur, il a l'œil avide, et il a une attente par rapport à cette présence à l'espace (à la différence du flâneur par exemple). Voir au plus près caractérise son appétit. Il s'aventure dans l'appréhension, car l'espace lui est inconnu ou peu connu, ce qui occasionne une attention soutenue à ce qui l'entoure, à ce qu'il parcourt. La prise en compte des contraintes et du contexte situationnel de l'action a par ailleurs mis en évidence le rôle des intermédiaires, l'importance des prises et des médiations nécessaires à l'exercice perceptif et de jugement du visiteur. C'est au cours de ce récit assemblant entre elles plusieurs situations autour de la montée en expertise du visiteur et de la performance de la visite sur l'espace, qu'interviennent nos protagonistes de départ. On comprend alors mieux l'attachement de l'analyse (détaillée ici en partie seulement) aux regards et gestes, aux ressources de la coordination de l'action (le corps de l'un qui fait signal aux autres), à la gestion des distances (profiter de l'absence d'un visiteur pour « placer » une réserve) et du temps.

La visite est bien un moment spatial singulier. Temps borné, tendu par un horizon d'efficacité, l'expérience repose avant tout sur le franchissement, sa condition de possibilité. Dans les visites en commun, l'analyse de la structure interactionnelle s'attache aux chorégraphies et montre le déploiement logistique nécessaire à la maîtrise de ce franchissement et au bon déroulement de la visite : les protagonistes peuvent par exemple occuper le rôle de lièvre (partir devant pour accélérer le rythme du groupe) ou d'éclaireur. Cette expérience repose aussi bien sûr sur l'accessibilité visuelle, condition de jouissance essentielle, qui fait qu'à défaut, le visiteur peut s'éprouver littéralement aveugle, pour des raisons toutes pratiques de distance<sup>9</sup>. L'analyse s'est nourrie de l'expressivité de l'expérience, entre subir et agir, situant la discipline commune comme une régulation ou faisant valoir l'existence d'états émotionnels partagés (sorte de pics), lors l'accès à des espaces réservés, inaccessibles ou privilégiés, ou lors des moments panoramiques. La visite par ailleurs engage la réception active du visiteur, se connecte avec d'autres modalités d'action, occasionne des interprétations communes quand elle se fait traduction en actes de la ville lors de visites donnant à entendre les professionnels de l'architecture et de l'urbanisme sur la ville future.

---

<sup>9</sup> Visiter en bateau et passer trop loin d'une œuvre d'art alors invisible !

Visiter apparaît finalement comme une composante essentielle de l'expérience urbaine, activée par des processus tels que la complexification des procédures de franchissement, la contractualisation des usages<sup>10</sup>, la production d'enclos et d'environnements fabriqués visitables, les modifications constantes d'un paysage devenu provisoire, qui font d'un individu un visiteur. Les conséquences de la pratique de plus en plus conquérante de la visite sur l'expérience urbaine et les espaces urbains sont importantes : l'appropriation des espaces à la visite pour répondre à l'exigence scopique du visiteur, qu'il puisse accéder, être et savoir comment être dans les lieux, conduit à normaliser comme qualifier les sites, à transformer les paysages et les populations qui s'y affairant (légitimement). La dépendance aux signes et aux prises du visiteur se traduit par une délégation aux objets dont chacun a pu noter la présence grandissante dans les espaces publics. L'accessibilité négociée pour des sites protégés conduit à des propositions formelles et paysagères particulières. Mais ce peut être aussi les représentations des espaces que s'octroie la visite qui sont susceptibles d'évoluer (on citera par exemple le cas des terrils).

L'étude de cette dimension matérielle et concrète des espaces urbains et de leurs évolutions nous semblait importante à relier aux résultats sur la nature de l'expérience. Très certainement, cette volonté relève de la *microspatiologie* sur laquelle nous voudrions conclure. La réflexion s'amorce et il s'agit de tout sauf d'un concept déposé. Issue des croisements fabriqués à partir de la visite, quelles suites envisager ? Convoquer ce néologisme visait à revendiquer au sein d'une analyse microsociologique la dimension spatiale de l'action, et non pas tant celle individuelle que situationnelle, comme répertoire spatial (individualisable) de l'activité de visite. Elle met alors au centre la question de l'épreuve spatiale menant à une prise en compte renforcée de la richesse de l'*in situ*, de la potentialité de négociation des lieux. La *microspatiologie* porte l'espace comme opérateur d'expériences permettant d'inclure tout à la fois l'émergent, les circonstances (et leurs effets de stabilisation et de capitalisation) sans évacuer tout ce qui fait, en amont et hors situation, l'épreuve. Elle viserait ainsi à renseigner la condition humaine sensitive des *faire avec* l'espace.

---

<sup>10</sup> Voir l'analyse de Paul Landaueur (2008).

## Bibliographie

- BASZANGER, Isabelle, DODIER, Nicolas (1997). « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique ». *Revue de sociologie française*, volume 38, numéro 1, p. 37-66
- BESSY, Christian, CHATEAURAYNAUD, Francis (1995). *Experts et faussaires. Pour une sociologie de la perception*. Paris : Métailié, 370 p.
- BOLTANSKY, Luc. THEVENOT, Laurent (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris : Gallimard, 483 p.
- FORTIER, Bruno, *et al.* (1975), *La politique de l'espace parisien (à la fin de l'ancien régime)*. Paris : Corda, 308 p.
- JOSEPH, Isaac (1998). *La ville sans qualités*. Éditions de l'Aube, 209 p.
- JOSEPH, Isaac (2007). *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*. Paris : Economica, 494 p.
- LANDAUER, Paul (2008). *Ordre dispersé. Les nouvelles conceptions urbaines de la sûreté*. PUCA, 104 p.
- LATOUR, Bruno (1985). « Les vues de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques ». *Culture technique*, n°14, p. 4-29
- LECLERC, Gérard (1979). *L'observation de l'homme. Une histoire des enquêtes sociales*. Paris : Seuil, 368 p.
- SAVOYE, Antoine (1994). *Les débuts de la sociologie empirique. Études socio-historiques (1830- 1930)*. Paris : Méridiens Klincksieck, 244 p.
- SÖDERSTRÖM, Ola (2000), *Des images pour agir : le visuel en urbanisme*. Lausanne : Payot Lausanne, 139 p.
- STRAUSS, Anselm (1992). *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*. Paris : L'Harmattan, 311 p.